Juliusz A. CHROŚICKI, Mark HENGERER, Gérard SABATIER
(éd.), Les funérailles princières en Europe, XVI^e-
XVIII^e siècle. Tome I : Le grand théâtre de la mort

Versailles, Centre de recherche du Château de Versailles, et Paris,
Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2012, X-408 p.

Bertrand Marceau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/33605>

DOI : 10.4000/assr.33605

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 316-319

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Bertrand Marceau, « Juliusz A. CHROŚICKI, Mark HENGERER, Gérard SABATIER (éd.), Les funérailles princières en Europe, XVI^e-XVIII^e siècle. Tome I : Le grand théâtre de la mort », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/33605> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.33605>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Juliusz A. CHROŚICKI, Mark HENGERER, Gérard SABATIER (éd.), Les funérailles princières en Europe, XVI^e- XVIII^e siècle. Tome I : Le grand théâtre de la mort

Versailles, Centre de recherche du Château de Versailles, et Paris,
Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2012, X-408 p.

Bertrand Marceau

RÉFÉRENCE

Juliusz A. CHROŚICKI, Mark HENGERER, Gérard SABATIER (éd.), Les funérailles princières en Europe, XVI^e-XVIII^e siècle. Tome I : Le grand théâtre de la mort, Versailles, Centre de recherche du Château de Versailles, et Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2012, X-408 p.

- 1 Premier ouvrage d'une importante trilogie consacrée à l'ensemble des pratiques consécutives à la mort du prince dans l'Europe d'Ancien Régime, et fort agréablement édité dans un bel ouvrage aux grandes marges, le volume dirigé par Juliusz A. Chrośicki, Mark Hengerer et Gérard Sabatier sur *Les funérailles princières en Europe* est entièrement consacré au « grand théâtre de la mort ». Dans le contexte chrétien marqué par la diversité des confessions (catholique, luthérienne ou orthodoxe), le décès d'un monarque mettait en branle une « complexe machinerie » (p. X), autour notamment du « cercueil contenant le corps du prince, [qui] constitue la clé de voûte de la cérémonie » (p. 256). Cette enquête copieuse explore ainsi un champ de questionnements importants pour l'historien du fait religieux, autour des trois étapes qui encadrent le processus funéraire comme un triptyque : exposition (publicité relative ou complète

entourant le corps du défunt, en réalité ou en effigie) ; translation (cortège, convoi ou procession funèbre assurant le transport vers le lieu d'inhumation – en ce sens la procession peut être la « seule forme du rituel public d'importance majeure », p. 335) ; et inhumation par elle-même (ou mise au tombeau dans un lieu spécifique, que ce lieu soit unique comme dans le cas de la dynastie danoise dans la cathédrale de Roskilde à compter de 1578, ou qu'il soit multiple comme dans le cas des rois suédois inhumés de Stockholm à Saint-Pierre de Rome, en passant par Uppsala ou Cracovie). Renouvelant les travaux des historiens sur la mort en Occident (P. Ariès ou M. Vovelle en français, R. Giesey ou J. Whaley en anglais) ou dans une perspective comparatiste plus large (N. Standaert sur l'intrication progressive des modèles chrétiens dans les rites funéraires chinois), les nombreuses contributions croisent les approches avec celles des anthropologues ayant étudié les formes mouvantes du passage de la vie à la mort (A. Van Gennep ou C. Geertz).

- 2 Au cœur de la « société des princes » (L. Bély), dont témoignent la vigueur des interactions culturelles et la multiplicité des noms de la meilleure aristocratie européenne et des cours (noms rassemblés dans les très utiles et détaillés index *nominum et locorum*), apparaît en premier lieu le lien consubstantiel entre les élites nobiliaires européennes ayant accédé au rang de dynasties, et la religion chrétienne. Les contributions peuvent ainsi se lire dans la ligne développée naguère notamment par K.-F. Werner sur la naissance de la noblesse en Europe et sur l'essor des élites politiques, toutes les deux combinées à la christianisation sans cesse renouvelée. Les limites spatiales sont donc aussi étendues et variées que la France des derniers Valois et des Bourbons (G. Sabatier, F. Leferme-Falguières ou P. Lemaigre-Gaffier), l'Autriche des Habsbourg (B. Bastl et M. Hengerer), la Prusse des Hohenzollern, (E. Frie), la Suède des Vasa (B. Bøggild Johannsen ou M. Snickare), le Danemark des Oldenbourg (B. Bøggild Johannsen), les États de la péninsule italienne (M. Fantoni ou G. Ricci), la Savoie de la dynastie éponyme (P. Cozzo), la Russie des Riourikides et des Romanov (M.-K. Schaub) ou l'Angleterre des Stuarts et des Hanovre (M. Schaich). Les funérailles princières forment un élément d'un mécanisme plus vaste : organiser rationnellement le passage du visible à l'invisible en régime de chrétienté. Certes, chaque processus a ses spécificités biographiques (comme la phobie de la mort de Jacques I^{er} Stuart) et nationales, y compris dans la mémoire et dans les savoirs conservés par écrit (cas autrichien des répertoires chronologiques de tous les rituels funéraires) ou non (cas français d'un petit nombre de familles monopolisant l'organisation des rituels et la connaissance de leurs fonctionnements, malgré les travaux sur les cérémonies françaises publiés en 1619 puis 1649 par Théodore puis Denys Godefroy). Toutefois, la conscience supposée ou conviction religieuse publiquement affichée de l'au-delà amène un rapport peut-être spécifique des familles princières à la mort qui transcende ces différences. Depuis les modèles fondateurs, celui de Bourgogne adopté pour les funérailles de Charles Quint en 1558 ou celui de France après la mort accidentelle d'Henri II en 1559, modèles qui plongent dans les rites médiévaux ou qui innovent résolument, jusqu'au cérémonial moscovite réorganisé par Pierre Le Grand, il s'agit en effet de (dé)montrer aux populations gouvernées la maîtrise de la souveraineté en période de transition. L'étude de la mort se révèle ainsi un marqueur particulièrement riche des constructions politico-religieuses. Lorsqu'en 1610 le cortège solennel suivant la mort d'Henri IV traversa Paris, cela permit d'organiser « le temps fusionnel où le corps monarchique et celui du royaume ne faisaient qu'un », nouant ensuite à Notre-Dame et à Saint-Denis « le temps du religieux et du politique » (p. 30) :

l'instrumentalisation du religieux par le politique n'avait pas atteint à cette date en France la forme d'opéra de la mort que devinrent les pompes funèbres au XVIII^e siècle (p. 45). C'est pourquoi il apparaît remarquable que ce soit dans les sociétés de cour où l'accès aux souverains était soigneusement réglementé et étroitement spatialisé, comme dans l'Angleterre élisabéthaine et postérieurement, que se développèrent ensuite des rituels funéraires contrôlant et excluant de larges couches de la population : « Ainsi la population fut-elle autant que possible tenue à distance des cérémonies par une habile stratégie d'espaces clos » (p. 126) à Londres à la fin du XVII^e siècle, comme un écho aux stratégies étatiques de contrôle de l'accès à la noblesse.

- 3 Dans cette perspective politico-religieuse se comprennent les fastes particuliers liés aux changements dynastiques, parfois couplés avec les évolutions voire les ruptures confessionnelles : ainsi les funérailles de Gustave Vasa en 1560, premières funérailles royales plus de trente ans après la fin de l'Union de Kalmar (1523) et l'introduction de la Réforme luthérienne (1527) en Suède, funérailles qui utilisèrent des procédés récents (embaumement du corps du roi) et même inédits en Scandinavie quoique démodés ailleurs (insignes royaux funéraires comme la couronne et le sceptre), ou encore les effigies en cire du prince défunt (p. 310 sq.). En nouant politique et religion, les transformations du corps du défunt (traitement, éviscération, habillage) furent des opérations qui formaient « comme des simulacres de royauté et de sacralité » (p. 199) et qui, dans le cas du grand-duché de Toscane nouvellement créé au profit des Médicis (1569), permirent de légitimer de nouvelles structures de souveraineté. Ces funérailles imitèrent en partie les importants modèles français (qui inspirèrent les cérémonies des Este à Ferrare) ou habsbourgeois (qui inspirèrent les cérémonies des Médicis à Florence), mais c'est l'un des points remarquables de ce volume que de ne pas s'arrêter aux modèles les plus connus, dépassant largement l'historiographie cérémonialiste.
- 4 L'espace funéraire public est structuré par les lieux sacrés, soit dans de nombreux cas les lieux rechargés du monachisme passé ou présent servant de support à la sacralisation des dynasties, dans le cas des souverains moscovites mourant encore au XVI^e siècle dans l'état monastique suivant la tradition d'Alexandre Nevski en 1263 (p. 144) ; dans le cas du corps de l'empereur Maximilien II déposé dans l'abbaye cistercienne de Wilhering en 1577 (p. 101) ; dans le cas de la veuve de l'Électeur de Saxe, Agnès-Hedwige d'Anhalt, ancienne abbesse de Saint-Cyriaque de Gernrode présente aux funérailles d'Auguste de Saxe en 1586 (p. 257) ; dans le cas suédois de la fin du XVII^e siècle transformant l'espace ecclésial (p. 347) ; ou encore dans le cas du *castrum doloris* érigé à l'occasion des funérailles de la reine d'Angleterre Marie II dans l'abbaye de Westminster en 1695 (p. 117 sq.). De la même manière, le lien construit entre la monarchie française et l'abbaye de Saint-Denis, basilique où reposent les corps des rois de France, donnait ainsi une certaine place au père prieur de l'abbaye et à ses religieux, à tel point que la confusion présidant à l'arrivée du corps d'Henri IV en 1610 donna lieu à une formule d'abord occasionnelle puis intégrée à la cérémonie, à savoir la demande d'identification du corps du prince défunt (p. 68). Dans le même exemple dyonisien et malgré certains reculs, les moines eurent à cœur de défendre leur primat d'office religieux et leur rôle de conservation des ornements liturgiques, face aux tentatives d'empiètement émanant des concurrents ecclésiastiques (les aumôniers et chapelains du roi) ou non (les Menus Plaisirs), comme une marque de la part monastique spécifique face à la construction cérémonielle plus globale de la monarchie enterrant l'un des siens à Saint-Denis.

- 5 Enfin, le volume offre une typologie foisonnante et non réductrice du rapport à la mort, par exemple dans le cas russe en mars 1725 : « Jusqu'au règne de Pierre le Grand, quatre éléments essentiels constituaient le rituel de mort : la sainteté du défunt, la solidarité lignagère, la participation de l'ensemble de la cour à l'hommage rendu, la captation d'éléments populaires des rites mortuaires » (p. 157). Se détachent ainsi certains traits anthropologiques par lesquels la mort du souverain était l'occasion d'afficher non pas sa puissance terrestre, mais son humilité humaine devant la Jérusalem céleste. En Russie notamment, l'Ancien Régime se caractérisa ainsi non par l'assurance tranquille du chrétien confiant dans l'au-delà, mais par l'angoisse eschatologique sous le poids des péchés. Cela n'empêcha pas les morts princières les plus déstabilisantes, comme celle du roi de Suède Gustave Adolphe en 1632, à la faveur de la guerre de Trente Ans, au cours de laquelle il « avait gagné un statut presque messianique » (p. 317). Dans le contexte difficile lié à la minorité de l'héritière, la princesse Christine, cette mort à l'étranger suscita une préparation funéraire d'une rare longueur – plus d'un an et demi –, avec des usages contraires aux coutumes scandinaves, dont l'inhumation temporaire du cœur et des entrailles du roi défunt.
- 6 Ainsi ce volume offre-t-il une contribution notable à l'étude de l'eschatologie, à l'hagiographie, à l'histoire des formes funéraires de dévotion et de liturgie, ou encore à l'histoire de la sensibilité religieuse. Indispensable à qui étudie le rapport à la mort des élites en contexte chrétien, le volume aboutit à des propositions théoriques sortant des cas d'espèce géographiquement définis : à partir de l'observation des mutations du cas suédois au temps de l'introduction de l'absolutisme, les funérailles peuvent par exemple être définies comme « une transition à la fois horizontale (transmission du pouvoir temporel du souverain défunt à son successeur) et verticale (passage de la vie terrestre à l'éternité céleste) » (p. 337). Soumises aux formes contingentes et historiquement contextualisées des représentations de l'au-delà et de leur théâtralisation dans l'ici-bas, les funérailles princières offrent un beau terrain d'études, à l'intersection du sacré transcendant et du politique gouvernant. L'immortalité de l'âme se donnait à voir au fidèle, spectateur de la mort princière, spectateur dans le cas français de « la foi du Très Chrétien et des membres de son sang, ainsi que [de] leur victoire sur la mort » (p. 79). Le personnage principal est-il le mort, en l'occurrence le prince, comme dans l'anthropologie d'A.M. Hocart sur les sociétés mélanésiennes, ou les vivants ? En tout cas, le privilège royal des funérailles laisse ouverte la question de la souveraineté.